

Conjonctures historiques et avertissements

Propos retranscrits par Christian Pociello

Dans l'histoire de l'éducation physique, entendue dans son acception la plus large et évolutive, et prise à partir de son apparition dans la langue française, on a identifié quatre grandes périodes du point de vue de sa progressive – et séculaire – institutionnalisation en France. Ces périodes, quasi centenaires, correspondent, on l'imagine, à différents régimes de rapports de cette pratique éducative aux représentations du corps, aux savoirs et aux sciences et tout bonnement à la culture propre des temps. On a donc construit quatre grandes « conjonctures » qui permettent, dans leur qualification même, d'en dégager l'unité et la logique : « la genèse d'une préoccupation » ; « la formation d'une discipline » ; « la fondation d'une institution » ; enfin « les incertitudes et la dynamique contemporaines ».

Nous avons opéré ce premier découpage dans la préparation du colloque. Georges Vigarello, Christian Pociello, Jacques Defrance et Daniel Denis seraient chargés, à leur manière, d'en dessiner respectivement les contours, avant de les soumettre aux investigations des historiens et des sociologues, des épistémologues et historiens des sciences ainsi qu'aux techniciens intéressés par l'histoire des techniques du corps sportif. Nous serions ainsi assurés d'y voir appliquer des regards différents, confrontés ou complémentaires, des « regards croisés » qui devaient permettre de relever d'éventuels chevauchements ou de profonds « décalages » ; de repérer, tout à loisir, des moments de réaménagements ou d'apprécier l'effet durable d'une « structure » idéologique ; d'apprécier l'influence d'une représentation dominante, ou l'affaiblissement d'un paradigme scientifique ; de juger de la force d'inertie d'un « système technique »...

Au fond il s'agissait de se poser la question – classique – qu'une certaine histoire générale partage avec l'épistémologie et l'histoire des sciences, à savoir : la dialectique des « ruptures » et des « continuités ». L'historien qui construit ses « périodes » se doit d'en justifier les « bornes » et d'en postuler – ou mieux d'en montrer – l'homogénéité (au moins relative) dans le point de vue qui est adopté. De même l'historien des sciences s'attache à repérer les phases « continues » de la science dite « normale » où domine un paradigme et où s'accumulent ses données et ses arguments, dans la pacification des rapports entre les savants. Mais il doit souligner aussi les phases de « *révolutions scientifiques* » (T. Kuhn), repérer les « *ruptures épistémologiques* » (G. Bachelard) au cours desquelles s'impose une radicale transformation de

paradigmes et où, sans trop d'éclats, la bataille fait rage entre savants... Mais cette option théorique, on le sait, trouve, chez les historiens, son alternative dans « *l'histoire de la longue durée* » (F. Braudel) qui souligne, au contraire, les continuités, et les rémanences de certains phénomènes à travers le temps.

Afin de reconstituer, dès leur origine, cette manière de procéder et ses « résultats », on a cru bon de reproduire, ci-après, les quatre « cadrages » tels qu'ils furent *a priori* problématisés par chacun des chercheurs et retenus par les organisateurs.

1. LA GENÈSE D'UNE PRÉOCCUPATION (1750-1820)

Il apparaît, en effet, dans la seconde partie du XVIII^e siècle, une nouvelle représentation du corps qui produit ses effets sur la vision de l'exercice : l'abandon de la « théorie des humeurs » et la naissance d'une « théorie du muscle ». L'exploration des forces corporelles (que l'invention du « dynamomètre » par un polytechnicien français va permettre de mesurer...) et les balbutiements d'une gymnastique médicale émergent, au même moment, en concomitance. Quelques hygiénistes et pédagogues s'emploient à l'invention de « l'orthopédie » et au renouvellement des exercices. Les idéologues et les pédagogues prennent prétexte de la supposée « dégénération » de l'homme par la civilisation et contribuent au bouleversement des « exercices » traditionnels de l'aristocratie.

Puis on assiste à la naissance de la gymnastique « contemporaine », entre 1810 et 1820 : période où s'esquissent la mécanique des mouvements et la sériation des exercices ; le calcul de leurs effets et la conceptualisation du « travail ».

2. LA FORMATION D'UNE « DISCIPLINE » (1870-1920)

L'essor des sciences physiologiques en France, dans la seconde partie du XIX^e siècle, intègre, avec de grands profits théoriques, la méthode expérimentale. Leurs chercheurs – en quête d'appareils d'enregistrement et de mesure – s'avisent alors de puiser quelques questionnements inédits de la pratique sociale et du monde du travail.

Le positivisme active ce « télescopage » de la science et du monde productif et pousse aux applications techniques, industrielles, artistiques, pédagogiques, de la science. Un nouveau type de savants en résulte qui combinent les compétences médi-

cales et *l'habitus* – sinon l'expérience – des ingénieurs. Les perfectionnements instrumentaux de la méthode graphique de Marey – que l'introduction de la photographie va véritablement révolutionner – et l'invention d'appareils d'enregistrement des forces, vont permettre d'expérimenter, en vraie grandeur, sur l'homme, dans ses locomotions usuelles, dans ses actions sportives et dans ses gestes laborieux. S'ouvrent, en même temps, la cinématique et la dynamique des mouvements de tous les « sujets d'élite », dans ces différents domaines où la motricité humaine peut pousser ses excellences.

Bénéficiant d'un remarquable « *milieu de culture* », Georges Demenÿ est ainsi mis en mesure de dégager, expérimentalement, les lois qui gouvernent les gestes sportifs les plus efficaces. Le théoricien de l'éducation physique va s'attacher à les sélectionner, à les formaliser et à tenter de les fixer en tradition. Le crédit scientifique qu'il acquiert, comme « homme de laboratoire » et ses soutiens politiques et sociaux vont le placer en position « centrale » dans le champ socioscientifique naissant de l'EPS. Là, l'expérimentation scientifique rencontre une offre normative, sociale, morale et politique. L'éducation physique trouve ainsi, en France, sa première tentative de « rationalisation scientifique ».

Et l'optimisme scientifique qui saisit alors ses initiateurs les porte vers le projet « anthropotechnique » qui va jusqu'à viser un perfectionnement biologique de l'homme.

3. LA FONDATION D'UNE INSTITUTION ; EUGÉNISME ET « MÉDICALISATION » DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE (1900-1955)

Peu après 1900, des médecins, comptant parmi les premiers eugénistes français (Pinard, Richet, Gilbert, Weiss...), investissent l'éducation physique au nom du vivant. Convaincus – et cherchant à convaincre les acteurs et les décideurs – que les institutions sociales étouffent « la vitalité de la race », ils proposent (et souhaitent qu'on impose) un exercice pour les enfants mais aussi pour les mères et les pères en âge de procréer.

Ils construisent une justification génétique pour la pratique de l'éducation physique, en affirmant que le gain de vitalité, tiré de la pratique de l'exercice, se transmet aux enfants et participent au renforcement de la « race ». S'appuyant sur les forces sociales que représentent certains organismes (« Ligue française d'EP » de Philippe Tissié ; « Comité national de l'éducation physique et sportive », « Hygiène sociale pour le relèvement de la race »...), ils s'investissent dans l'éducation physique avec force, et aident à la structurer scientifiquement. Ceci depuis les années 1910 (Congrès de Paris en 1913) jusqu'à la fin des années 1920 qui voient la création des Instituts régionaux

d'éducation physique, au sein des facultés de médecine. On peut risquer et tester l'hypothèse d'une coïncidence de ces phénomènes avec les sentiments d'une montée des périls dans une société inquiète. Au-delà de cette période leur influence n'est plus que ponctuelles jusque dans les années 1950.

4. INCERTITUDES ET DYNAMIQUES CONTEMPORAINES (1970-2002)

L'institution universitaire des « sciences du sport », corrélative de la création de la discipline « STAPS » appelle, plus que par le passé, la mise en relation des fonctions d'enseignement et de formation avec les activités de recherche consacrées au domaine. Si les activités physiques et sportives, dans leurs composantes les plus compétitives et spectaculaires, confèrent une bonne légitimité sociale à cette institution elles ne définissent pas, pour autant, son objet scientifique. La création de « laboratoires » dans les UFR, s'est donc logiquement accompagnée de leur « segmentation » en autant d'objets scientifiques d'un « sujet » large et complexe qu'il y a de « disciplines » universitaires consacrées ; ce séquençage étant renforcé par le repérage administratif et la labellisation ministérielle de ces laboratoires. La création et l'appropriation des postes universitaires représentent les principaux enjeux de lutte ; facteurs internes de dynamisation et de tensions (sinon de dislocation) de ce petit espace « socioscientifique » qui est – statutairement – pluridisciplinaire. Des conflits et des luttes de prévalence propres s'y opèrent entre les « sciences de la vie », les « sciences cognitives » et les « sciences sociales » dans leurs applications fiévreuses à « l'objet-sport » ou – ce qui n'est pas pareil – à « l'organisme humain en mouvement »...

Hors de cet espace à la logique propre, la poussée considérable des sciences de la vie et de la santé, reçue par des chercheurs enthousiastes et une société inquiète, la fascination du grand public pour les « prodiges » réels ou supposés, actuels ou différés, des « biotechnologies » trouvent leurs résonances dans les débats d'experts, dans les médias et, par contrecoup, dans l'opinion publique. Ces « contraintes » issues de l'environnement culturel et médiatique, semblent peser de tout leur poids sur le petit « champ » considéré ; constituant des facteurs « externes » de clivages et de déséquilibres.

Les débats « internes » entre spécialistes, les plus directement concernés, ont-ils un sens dans une conception élargie de la formation des enseignants ? Quelles leçons peut-on en tirer d'un point de vue interdisciplinaire et épistémologique ? Quelles positions adopter dans ce contexte social et culturel ?

* * *

Si ce découpage en quatre périodes paraît arbitraire c'est qu'il fut conçu par ce petit groupe d'enseignants chercheurs, qu'une vieille amitié et d'anciennes collaborations ont rassemblé, en la circonstance. C'est que les hasards de leurs trajectoires propres ont fait porter leur attention et leurs travaux sur ces quatre périodes prises comme objets centraux et privilégiés d'intérêt.

Depuis la publication, en 1978, du *Corps redressé ; histoire d'un pouvoir pédagogique*, on connaît l'originalité et la qualité des travaux de Georges Vigarello sur le XVIII^e siècle, soulignant l'importance des médecins sur le sujet, l'émergence d'une préoccupation nouvelle pour l'enfance, et l'influence des représentations du corps dans les discours et les pratiques des premiers promoteurs de « l'éducation physique ».

La publication, en 1999 – donc beaucoup plus récente – de *La science en mouvements ; Marey et Demeny (1870-1920)* par Christian Pociello, porte le regard sur ce tournant du siècle où triomphent les modèles scientifiques et physiologiques ; la philosophie positive et l'expérimentalisme. Dans ce contexte, la collaboration du savant et du théoricien de la gymnastique, a amené sans doute un changement significatif de régime dans la « fondation » et la légitimation d'une « discipline ».

En sociologue attentif au processus d'autonomisation de ce champ social particulier, Jacques Defrance s'est, depuis longtemps, attaché à l'étude du XX^e siècle, dès ses commencements. Mais, dans son ouvrage : *L'excellence corporelle* (publié en 1987), il touchait déjà à tout ce qui précède la phase, réputée cruciale, de professionnalisation des agents de l'éducation physique.

Enfin à partir de ses *Hypothèses d'École sur l'immobilité et le mouvement* (2002), qui éclairent la nature de « l'Institution » à travers l'examen attentif des diverses tentatives de réformes de « l'institution scolaire », Daniel Denis propose une reformulation du concept de « champ » qui entre en controverse avec sa précédente acception, issue des travaux de Pierre Bourdieu. De plus, il se trouve assez bien placé, à l'extérieur de l'institution universitaire des « STAPS », pour en observer, plus sereinement, les tensions et les évolutions contemporaines (à partir de son « observatoire » de l'IUFM), que ceux qui sont directement engagés dans ses batailles.

Un point commun peut rassembler les travaux de ces quatre chercheurs. Ils se sont tous préoccupés, à la fois, de problématiser leurs investigations soumises aux exigences de la recherche, et de mettre en perspective historique quelques problèmes du présent de l'éducation physique. Mais il va sans dire que le souci de couverture de trois siècles d'histoire de l'éducation physique et sportive, par quatre « experts » spécialisés, ne peut masquer des différences significatives dans les manières de les « attaquer ». Tous n'utilisent pas les mêmes outils intellectuels et n'ont pas les mêmes « objets ». L'histoire des sensibilités et des représentations ; l'histoire des idées et l'histoire des sciences ne se recoupent pas. Pas plus que l'histoire des « champs » et celle des « institutions »...

Aussi a-t-on éprouvé le besoin, dans les réunions préparatoires de ce colloque, de demander aux intervenants, de formuler, dès l'abord, leurs options, et un certain nombre de « modes d'emplois » des informations transmises ; des difficultés théoriques à surmonter, de désigner des contresens à éviter, dans cette audacieuse entreprise, lancée comme une aventure collective. Aussi chacun était-il invité à formuler préalablement ses « avertissements », concernant les précautions à prendre à l'égard de sa propre contribution. Et d'évoquer cette dialectique des « ruptures » et des « continuités » pour ce qui les concerne. On les a consignés, ci-après, sans omettre de noter les ouvertures proposées pour le futur de la recherche.

Georges Vigarello estime en effet qu'il nous faut « penser le temps » et définir précisément ce que l'on entend par « remaniements ». Il en appelle au repérage des lieux et des moments où des éléments (qui peuvent être préexistants) peuvent subitement se recomposer et où, à d'autres moments, des éléments nouveaux ne vont pas s'ajouter aux « anciens » mais, bien au contraire, les réduire pour former une toute nouvelle « configuration ». Et en effet l'examen de ce que c'est qu'une « rupture » ou un « remaniement » présente un triple intérêt pour l'historien car il en est de plusieurs sortes.

On peut porter son attention sur des « ruptures » dans l'ordre des savoirs ; « ruptures épistémologiques » étant entendues ici au sens de Bachelard et de Canguilhem. C'est le cas où les savoirs sont totalement transformés. On en connaît de célèbres et de classiques dans l'histoire des sciences. Lorsque Copernic, par exemple, sans rien ajouter au précédent système de Ptolémée (mais bien au contraire en retranchant), renverse complètement son système interprétatif et substitue la théorie « héliocentrique » à la théorie « géocentrique ». Il en est de même des grandes dates bouleversantes de l'histoire des sciences physiques : Kepler, Newton, Einstein, de Broglie, etc. ce qui relativise assez bien la « sûreté » présumée de nos savoirs les mieux établis et compromet la conception cumulative et évolutionniste dans la marche de la science.

Mais les « ruptures » et des « remaniements » ne se limitent évidemment pas à l'ordre scientifique. Il en est de même dans l'ordre culturel. Un seul exemple le montrera. Ainsi « l'anti-autoritarisme » qui émerge dans la culture occidentale, autour des années 60, compose d'autres systèmes de relations aux autres, d'autres types de sociabilité, et amène même une redistribution des pratiques selon les types de relations que, précisément, elles impliquent. C'est une importante rupture culturelle en France et dans les pays occidentaux dont on ne mesure par toujours les conséquences. Et ces remaniements culturels sont extrêmement fréquents. Il faut les prendre en compte et en mesurer tous les effets.

Enfin, on peut avoir repéré des ruptures et pointé des remaniements et si l'on passe sous silence les continuités sous-jacentes, des rémanences, des répliques, des forces d'inertie... on risque de passer à côté de questions qui paraissent extrêmement importantes.

G. Vigarello prend un seul exemple, tiré de l'histoire des techniques sportives, qui l'a un moment passionné. C'est le passage, dans l'histoire du vélo et de la vélocipédie, entre le « Grand-Bi » et la bicyclette. L'agrandissement progressif de la roue avant, à partir du système de pédales introduit par Michaux, sur cette roue, s'explique mécaniquement sinon aisément. On comprend que pour un cycle de pédalage, plus la circonférence de la roue est grande, plus son « développement » et la distance parcourue sont importants. On aboutit alors à cet engin étonnant, disproportionné, à l'usage acrobatique. Puis s'impose une révolution technique avec l'invention du système « plateau-chaîne-pignon » qui assure la traction arrière du pédalage et permet de parcourir beaucoup plus de distance avec un seul tour de pédale. Et bien ceci aurait dû amener une égalisation des deux roues. Il n'en fut rien. En 1890, en vertu d'une sorte d'inertie intellectuelle, de « paresse mentale », la roue avant de la bicyclette est toujours plus grande que la roue arrière. Et il faudra plusieurs années avant que l'on ne s'avise de les égaliser...

On peut ici identifier deux forces d'inertie : l'une liée à la « mécanique mentale » qui comprend une sorte de « paresse mentale » chez les concepteurs ; l'autre liée aux mœurs, aux représentations, à la force des formes ou à l'esthétique qui s'imposent aussi chez les utilisateurs et qui font qu'envers et contre toute raison – et contre toute logique technique – on reste fidèle à certains *patterns*, à certains modèles... Les adeptes les plus passionnés et habiles du « Grand-bi » n'ont évidemment pas admis d'emblée cette révolution technique de la bicyclette qui les dépossède de leur maîtrise technique spécifique. Ils s'y sont évidemment opposés en la décrivant.

Ainsi donc, en résumé, en histoire de l'éducation physique et du sport – comme ailleurs – on ne peut pas ne pas reconstituer des « ruptures », qui sont la forme subite des remaniements, que l'on doit s'efforcer d'expliquer. Mais en même temps il faut porter son attention sur l'existence des « continuités ». C'est ce que montre l'exemple retenu qui comprend à la fois des aspects techniques et des dimensions symboliques appelant l'analyse du jeu des représentations.

Christian Pociello propose, à son tour, quelques réflexions et avertissements préalables.

Il tient à dire combien ce colloque et ce thème lui paraissent pertinents et opportuns et veut souligner particulièrement son « ouverture » pour l'avenir. Et il évoque rapidement trois domaines de pertinence et deux écueils ou difficultés à surmonter.

Une pertinence d'abord... Le thème retenu permet de poser et de reposer le problème des relations complexes, ambiguës et historiquement fluctuantes qu'entretiennent, d'une part, une pratique donnée, ses praticiens, ses enseignants, ses théoriciens et leurs controverses et, d'autre part, les sciences, leurs paradigmes et leurs modèles, leurs chercheurs et leurs méthodes, situés dans le champ particulier de leurs concurrences.

Au fond c'est là un problème qui hante beaucoup de sujets d'agrégation d'EPS. Le thème retenu invitant en effet à s'attacher à l'étude des relations historiques entre :

- d'une part, cette pratique pédagogique évolutive dans le temps mais qui reste irréductiblement « *normative* » (Pierre Greco) ; c'est-à-dire éminemment soucieuse de produire des effets concrets et sociaux, jugés socialement souhaitables et institutionnellement contrôlés ;
- et d'autre part des savoirs scientifiques seulement attachés à la recherche de la vérité ; institutions et disciplines universitaires relativement spécialisées et « autonomes » centrées sur la découverte des « lois », des « régularités » ou des « causes » dans des faits d'expérimentations contrôlées. D'autres fois, plus modestement, elles mobilisent des chercheurs attachés à la recherche du sens¹. Ceci suffit à dégager déjà, sous la notion générique de « sciences », deux ordres fort différents d'investissement de la pensée rationnelle : l'ordre de la « pensée expérimentale » (héritées des « sciences de la nature » et de la physique) et l'ordre de la « pensée interprétative » (issue de la philosophie, des « humanités », de l'herméneutique, de la psychologie clinique) qui s'attache au sens que les conduites et les relations humaines peuvent revêtir pour les sujets qui les réalisent ou les nouent dans des conditions (culturellement) définies.

On relève là, déjà, deux problématiques intéressantes.

D'une part l'irréductible hétérogénéité de nature et de finalité entre « éducation » et « science » (qui pose la question de leur difficile mise en relation) ; et d'autre part la question de la hiérarchisation, historiquement produite, dans la classification des sciences, entre les sciences appelées « dures » (ou « expérimentales ») et les sciences réputées « molles » (dites « humaines » et « sociales »). Pour le dire autrement on peut, sur le premier plan, s'interroger sur les efforts de « *rationalisation scientifique* » (au sens de Georges Canguilhem) de cette « éducation physique » à travers le temps. Là il s'agit de revivre l'histoire des différentes tentatives de rationalisation scientifique (mécanique, physiologique, psychologique, sociale) de cette pédagogie corporelle qui déplace ses regards et ses « finalités »... Démarche qui fait sa place à « l'histoire des idées et des représentations » autant qu'à « l'histoire des sciences et des techniques » comme Écoles de pensée et comme méthodes de travail.

Sur le second plan on doit soulever la problématique de la tension entre les deux pôles opposés de la pensée scientifique, qui révèle un rapport fluctuant (historiquement) et un rapport inégal de forces (aujourd'hui) entre les deux modèles ci-dessus définis. On voit tous les jours, à l'université, les manifestations de l'existence d'un ordre hiérarchique des disciplines scientifiques et un ordre des objets dignes d'études et de savoirs universitaires. Autant prendre en compte d'emblée le fait que les

1. Cf. C. Pociello, « La cause, le sens et l'effet » ; quelques réflexions épistémologiques sur les STAPS et leur devenir ; séance inaugurale de la formation doctorale de l'université de Paris Sud-Orsay, octobre 2001.

« STAPS » (74^e section) occupent avec la « théologie » (75^e) et peut-être avec les « sciences de l'éducation » (72^e) les plus bas niveaux de cette hiérarchie ; comme une « queue de peloton » des disciplines universitaires...

Mais ne peut-on pas voir à l'œuvre, à l'intérieur même de ce nouveau « champ disciplinaire » que constituent les STAPS, à la fois les effets de cette double polarisation et l'amorce d'une hiérarchisation interne ?

Ici on a bien conscience du changement d'objet. Ce qui est en cause, en effet, c'est moins « l'éducation physique », en tant que telle, que les « STAPS », comme espace universitaire de production de connaissances et de savoirs scientifiques sur cette « discipline » et sur les sports. Or les STAPS, comprises comme espace social structuré, sont bien, en effet, traversées par cette « polarisation ». Cette problématique des tensions entre différents types de sciences leur est très directement applicable. On y voit s'instaurer une lutte opiniâtre entre des spécialistes des deux ou trois paradigmes scientifiques en question (« sciences de la vie et de la santé » ; « psychologies expérimentales » ou « neurosciences » et « sciences humaines et sciences sociales ») qui peut être interprétée en termes de prise de contrôle de la discipline à travers essentiellement le contrôle du recrutement de ses enseignants-chercheurs.

Ce colloque très « ouvert » paraît présenter un deuxième avantage ; celui de tester, à propos de l'éducation physique, un questionnement général tout à fait applicable à des objets ou des domaines différents qui lui sont connexes. Comme les questions de santé et de longévité (aux impacts très puissants pour tout un chacun) et les questions relatives au sport de haut niveau et à la production des hautes performances.

On peut penser, par exemple, à la pratique médicale aujourd'hui placée face aux développements fulgurants des *technosciences*, de la génétique, de la thérapie génique et des « biotechnologies » et qui permettent, par exemple, de caresser le rêve fou des naissances « médicalement orientées » (G. Balandier) ; de prévenir des maladies inscrites dans le génome ; d'accroître considérablement la longévité de l'homme ; voire de le façonner biotechnologiquement... Ces savoirs et ces moyens accrus augmentent considérablement, on le comprend, les pouvoirs techniques et sociaux du corps médical. Et la biophysologie devient « science-reine », à propulser d'urgence... Les entraîneurs des sports d'élite et des « sports extrêmes » – de plus en plus étroitement associés à des médecins spécialistes – sont confrontés aux mêmes problèmes bioéthiques, moraux et « sociaux » lorsqu'ils se demandent comment développer les capacités fonctionnelles des sportifs professionnels dont ils ont la charge ; athlètes qui sont « cobayes » volontaires et sujets demandeurs. Ceux-ci constituent, sur ces problèmes, des « sujets de première ligne » et le sport de hautes performances constitue, de fait, un formidable laboratoire d'expérimentations. Georges Canguilhem l'avait déjà bien perçu. Son recours fréquent à l'univers sportif dans *Le normal et le pathologique*, l'attention bienveillante et le soutien qu'il a accordés aux professeurs d'EPS en témoignent. Et peut-on aujourd'hui procéder légitimement à de nouveaux élargissements de ces « latitudes

fonctionnelles » de l'homme, en actions sportives, grâce à la « préparation pharmacobiologique » ? Et qu'en sera-t-il des projets « faustiens » que laissent entrevoir – ou espérer – les « facteurs de croissance » ? Donc pourquoi ne pas recourir, dans la recherche des progrès performatifs, aux biotechnologies ? Dans ce domaine, par excellence, de l'exploitation systématique de cette « tendance de l'homme au dépassement » peut-on pousser la démarche jusqu'à la production de sortes de « mutants sportifs » auxquels est assignée la mission proprement « surhumaine » de rechercher la très haute performance grâce aux prodiges actuels des sciences de la vie ? Et c'est un problème d'une brûlante actualité si l'on pense que le « grand-public », spectateur fasciné de ces exploits, y est totalement acquis. D'où le renouvellement de la problématique de la « *normativité biologique* » que Canguilhem avait bien posée dans son ouvrage cité. Il va sans dire que l'on doit se garder, dans nos débats, de tout « dérapage » entre ces divers objets de réflexion (éducation physique et sports d'élite) qui sont pourtant en évidentes relations. On peut cependant prévoir les prolongements éventuels de ce colloque du fait même de ces « ouvertures ».

On peut voir enfin dans notre thème un troisième centre d'intérêt. Il nous est proposé, pour ouvrir ce chantier, un découpage en quatre grandes « conjonctures » qui présupposent des « ruptures », des changements significatifs de régime. Mais « l'histoire des idées » ou « l'histoire des mentalités » pourra peut-être dégager, entre ces périodes, des continuités à travers le temps, des « socles idéologiques » assez résistants ou des « transitions » très longues et progressives. Là, une nouvelle difficulté doit être surmontée, c'est le décalage des enjeux, des regards et des perspectives entre le chercheur et les publics auxquels il s'adresse qui n'appartiennent pas nécessairement à sa « communauté ». Car s'il nous faut tenter de maîtriser collectivement, la dialectique des « continuités et des ruptures », et assumer la tension entre ces deux points de vue, le chercheur, lui, ne peut pas « flotter », dans son travail, entre les deux « options ». Il est bien contraint d'adopter une position et d'arrêter une ligne théorique précise :

- soit il adopte une analyse plutôt « structurale », « sociologique », « constructiviste », qui construit et autonomise des « conjonctures » et souligne des remaniements et des « ruptures »,
- soit il privilégie une analyse de longue durée historique qui marque des continuités ou repère des invariances culturelles, qui souligne l'irréductible stabilité de l'Institution, rétablit le flux continu des idées et des idéologies à travers le temps, repère des permanences dans les représentations...

Dans le travail historique qui fait de la science un objet privilégié d'intérêt, une autre difficulté doit être enfin surlignée. En effet en matière de sciences dans leurs rapports turbulents avec les techniques et les pratiques, quatre niveaux d'échelle pourraient être distingués et analysés dans chacune des conjonctures retenues :

- à un premier niveau d'échelle ; il y a la « Science » ; la science véritable, exigeante, bien « régionalisée » comme mode de connaissance critique, prospectif et savoir validé, produit dans des laboratoires et présentée, par les savants, devant leurs

- pairs et concurrents, dans les Académies, les Sociétés savantes ou à travers des publications de renom, aux fins de contrôle, de validation et de sanction ;
- à un second niveau, on peut mettre à jour le processus de transfert, assez habituel – qui n'est ni illégitime ni toujours infructueux – de concepts et de modèles théoriques de science à science ; processus intéressant en ce qu'en suivant le sens général de circulation de ces modèles entre les diverses sciences on peut apercevoir la force relative de certains paradigmes, à certains moments de l'histoire des sciences, et mettre à jour leur hiérarchisation du moment. C'est pour ce qui concerne la période II (deuxième moitié du XIX^e siècle), la physiologie qui semble, par exemple, exercer une influence dominante en France. Mais les sciences sociales et les sciences biologiques ont ainsi procédé, sans complexes, à des échanges de modèles et de « bons procédés », tout au long du XIX^e siècle². Et on a pu relever, jusque dans le texte de Demenÿ, des traces prégénantes de cette assimilation, très poussée, entre « *organisation* » (sociale) et « *organisme* » (physiologique). Les sciences biologiques ont été ainsi souvent utilisées pour construire des modèles explicatifs des phénomènes observables dans le « corps social ». Le darwinisme n'a-t-il pas directement inspiré Comte, Durkheim et Spencer ? Sans doute nous faudra-t-il considérer avec attention l'ordre historique d'apparition des différentes sciences dans ce « tableau général des progrès de l'esprit humain » qui conditionne partiellement la force ou la faiblesse relative d'un paradigme et le positionnement théorique (souvent réactionnel) des nouvelles sciences par rapport aux plus anciennement instaurées ;
 - à un troisième « niveau d'échelle » : il y a la question « des idées sur la science » et du phénomène de vulgarisation scientifique – que produisent des « intermédiaires » à la recherche d'un public très large, et que renforce l'influence croissante de la presse au XIX^e et des médias au XX^e siècle. On évoque là le rôle des « idéologies scientifiques » et des idées, plus ou moins vulgarisées, sur la science par lesquelles un spécialiste reconnu dans un domaine scientifique quelconque, fort de l'autorité que cela lui assure, transporte et transpose allégrement – et parfois abusivement – des considérations validées – mais strictement localisées – hors de leur domaine de validation en vue d'avantageuses généralisations ;
 - enfin, quatrième et dernier niveau dans lequel on s'est placé qui examine les efforts légitimes de ce que G. Canguilhem nomme des « *rationalisations scientifiques* » d'une pratique comme la pratique médicale par exemple. C'est là, d'abord, une démarche de « rationalisation » visant à organiser une activité quelconque (guerrière, économique, laborieuse, industrielle...), comme une pratique médicale, sportive ou éducative, selon des principes d'économie et d'efficacité ; d'économie de moyens et de temps, et d'efficacité dans ses effets obtenus (par rapport aux effets attendus), tout en soumettant tous ses facteurs, « déterminants » et « actions d'influence »... à des études scientifiques rigoureuses. Il s'agit,

2. D. Guillo, *Sciences sociales et sciences de la vie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

pour ces « théoriciens », de puiser dans les sciences de tels principes de rationalisation. De cette manière on pourra voir que Georges Demenÿ veut mettre « *l'analyse scientifique du mouvement humain – servant de base à une éducation physique pour tous – [...] au service du perfectionnement de l'homme...* ». C'est semble-t-il la première tentative connue – dans l'histoire de notre pays – « *de rationalisation scientifique de l'EPS* » *stricto sensu*. Il nous est apparu nécessaire de la présenter. On adoptera, pendant cet exposé, l'option « structurale » visant à dégager l'homogénéité relative de la période, la forte cohérence d'un « milieu de culture » et à saisir, dans une même intelligibilité, des productions scientifiques, des produits industriels, des normes esthétiques et des prescriptions éducatives.

À son tour Jacques Defrance aborde la question des « avertissements » et d'abord celle des périodes étudiées et de leur répartition. Il rectifie ce qui a pu être, à tort, avancé. Son exposé ne portera pas seulement sur la période de « l'entre-deux-guerres » mais sur le xx^e siècle, dans son entier, et dès son commencement. Pour comprendre les relations qui s'établissent entre éducation physique, sciences médicales et eugénisme, cela paraît hautement souhaitable. Il y aura donc un chevauchement – qui peut être intéressant – avec l'intervention de C. Pociello. Déjà si l'on se pose la question de savoir comment s'opèrent les emprunts de l'éducation physique aux diverses sciences. Mais, de plus, si l'on veut étayer l'idée que cette discipline recourt à des modèles qui pourraient fortement s'opposer, en certains lieux, on ne peut pas effectuer des analyses d'un seul coup. Il nous faut sérier soigneusement les opérations de recherche, sans les amalgamer. Et J. Defrance estime qu'il nous faut, au moins, diviser le travail en trois parties, mais parties que l'on ne va pas pouvoir traiter également tant le travail est lourd et compliqué.

Dans une première partie, qui nous sera la plus familière, on va se situer sur le terrain le plus aisé en partant de l'éducation physique, elle-même. On va étudier les idées, les formulations théoriques de l'éducation physique ; les discours de Tissé ; les réflexions de Demenÿ ou les argumentations d'Hébert. Et l'on peut tenter de les analyser à la lumière de la culture scientifique du « milieu » et des auteurs qui les ont produits.

Le deuxième temps – et c'est sans doute le moment le plus compliqué – consiste, lorsqu'on relève des références scientifiques (biologiques, physiologiques, psychologiques ou sociologiques), chez ces théoriciens, de voir quel est l'état du champ scientifique correspondant ; quel est l'état des sciences auxquelles ils font appel, au moment précis où l'on y fait recours. Or pour la période qui le concerne (1905-1940), J. Defrance relève des sciences qui sont en cours d'autonomisation. La sociologie, on le sait, se constitue à la fin du xix^e siècle, autour de Durkheim. La psychologie trouve, en France, son assise dans les premières décennies du xx^e... On voit bien que cette démarche représente un programme énorme et il faudrait plus d'une semaine complète pour tenter de le traiter, à condition, bien sûr, d'en avoir maîtrisé tous les ressorts...

Et il y a, enfin, un troisième temps consistant à revenir sur le champ des activités physiques et des sports pour en voir les conditions de production. Il nous faut étudier, à la fois, les conditions d'élaboration des connaissances, des modèles propres, des conditions de leur diffusion et d'utilisation de ces savoirs dans cet espace particulier qui nous est plus familier. Aussi perçoit-on l'énormité du programme, qui amène l'inquiétude de celui à qui l'on demande de le traiter en trois heures... Il nous faut toutefois tenter de relever cette gageure.

Daniel Denis indique que c'est là une remarque tout à fait juste. Il rappelle que le colloque est conçu comme un amorçage ; une « *ouverture* », consistant à délimiter un ensemble de questions, à définir un programme ambitieux de recherches, et aussi comme un moment collectif de stimulation. Si les collègues ici présents veulent que ce projet se structure, c'est tout à fait possible à travers l'organisation d'un séminaire assurant son développement dans le temps et la stabilité de ses échanges.

D. Denis pose à Jacques Defrance une question qu'il avait lui-même évoquée au cours des séances de préparation. Lorsqu'on parle de « social » et de « vital » on peut penser aujourd'hui qu'il s'agit d'oppositions claires et univoques. Deux pôles identifiables et opposés que le développement et la spécialisation des sciences ont pu accuser jusqu'à constituer deux paradigmes irréductibles. Mais J. Defrance relevait déjà que l'on ne se réfère pas à des notions stables mais bien à des notions dont le sens évolue avec le temps ; notions entre lesquelles on peut voir des zones de flous, des interactions et des échanges.

Jacques Defrance rappelle qu'en effet, le pôle du « *social* » fut, dans le passé, travaillé par les images, les représentations et les métaphores du vivant. C'est vrai que la sociologie, notamment dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, fut très fortement marquée par les modèles biologiques. La société est conçue comme un « organisme » dans sa structure, son fonctionnement et même dans ses évolutions. Ce sont des emprunts appelant des métaphores organicistes. Ainsi les sociologues de la fin du XIX^e siècle parlent-ils de « structure » et de « fonction » : dans le sens de la structure anatomique (de l'agencement des organes) et du fonctionnement général de « l'organisme social » qui résulte de « l'intégration » de leur travail et n'exclut pas la « division de leur travail ». Il faut donc faire attention, lorsqu'on veut repérer des clivages ou des oppositions, entre les sciences biologiques et les sciences sociales à ne pas projeter sur le passé des types de relations qui ont cours aujourd'hui. On a vu des accords tacites à certaines périodes du passé de la science et aussi des hiérarchies établies entre elles du fait, par exemple, d'une antériorité. Le prestige actuel des sciences de la vie – qu'il nous faudra questionner – était déjà en train de se constituer à la fin du XIX^e siècle, qui concentre en France un puissant capital symbolique autour de Claude Bernard et de Louis Pasteur. Ce sont des savants qui puisent leurs modèles dans les sciences expérimentales et les sciences physiques.

Christian Pociello voudrait ici ajouter un mot au sujet de ces échanges entre « organisme » et « organisation » qui ont peut-être dispensé Demeny de se référer à la sociologie de Durkheim. Si la « sociologie » du théoricien de la gymnastique est bien conçue comme une sorte de « théorie de l'organisme social » c'est en vertu de la force relative que revêtent, chez cet auteur féru de physiologie, des modèles biologiques. Mais il ne faudrait pas croire que les échanges ou les emprunts se font à sens unique ; du sens des paradigmes plus anciens vers les sciences plus récentes (la physique pour la biologie et la physiologie pour la sociologie). On connaît des biologistes qui ont utilisé des modèles issus de la sociologie dans leur science. Ainsi Milne-Edwards emprunte-t-il à Durkheim le concept de « division du travail » et l'importe, sans problème, en biologie. On peut se reporter, à ce propos, à l'ouvrage de Dominique Guillo, déjà cité, qui traite de ces questions de manière très précise et circonstanciée.

Daniel Denis : « Oui ! Nous avons là un programme tout à fait passionnant, mais on vient de voir que c'est un chemin semé d'embûches, qui appelle un état permanent de vigilance historique et épistémologique.

Mais, pour l'immédiat, nous allons nous "embarquer" dans le "*Premier Âge*" de notre processus historique, de notre parcours et de notre problème »...

Juin-juillet 2002